

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
A l'Abbaye

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1982, tome 78b, p. 25-32

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

A l'Abbaye

Jubilés

La clôture de la retraite annuelle de la Communauté a été marquée par une fête d'action de grâces pour les vingt-cinq ans de sacerdoce de notre Abbé, Mgr Henri Salina. Ce même jour, les chanoines Oscar Gut et Gabriel Ispérian fêtaient également leurs vingt-cinq ans d'ordination sacerdotale.

Le samedi 20 octobre, M. le chanoine Isaac Dayer rendait grâces au Seigneur pour le cinquantième anniversaire de son ordination et Frère Antoine Dafflon fêtait ses noces d'or de profession religieuse.

Célébrations mauriciennes

Une veillée de prière animée par le P. Egide, capucin, a marqué le début de la fête de nos saints Martyrs.

L'office solennel du 22 septembre a été présidé par Mgr Pierre Mamie, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg. Nous avons la joie de publier son homélie en tête de ce fascicule.

Parmi les hôtes de l'Abbaye nous tenons à mentionner Mgr Angelin Lovey, Prévôt du Grand-Saint-Bernard et Abbé primat de l'Ordre des chanoines réguliers, Mgr Joseph Bayard représentant Mgr Henri Schwery, évêque de Sion empêché, ainsi que le Prévôt de la Collégiale de Lucerne, Mgr Joseph Rüttimann.

La fête de saint Maurice a été l'occasion cette année d'importants échanges de délégations entre la ville de Saint-Maurice d'Agaune et celle de Saint-Maurice en Val-de-Marne. C'était le 25^e anniversaire du jumelage des deux villes et l'occasion pour chacune de renouveler la ferveur des premiers jours.

On sait que la ville d'Angers est placée sous le patronage de saint Maurice, et l'an dernier, Mgr Jean Orchamp, évêque d'Angers, était venu célébrer notre fête patronale. Cette année, ce fut Mgr Henri Salina qui se rendit à Angers pour la solennité de saint Maurice.

D'autre part, M. le chanoine Paul Müller participa à la solennité de saint Maurice dans la vieille cité de Magdebourg dont la cathédrale est dédiée à saint Maurice.

Nos missionnaires

Venus peu avant l'été, les chanoines Meinrad Pittet et Edouard Gressot sont retournés dans leur lointaine mission du Sikkim. A leur tour, les chanoines Michel de Kergariou et Joseph Hofstetter sont arrivés pour un séjour réconfortant en Europe.

Visite du Nonce apostolique

Mgr Ambrogio Marchioni, Nonce apostolique en Suisse, a fait un voyage en Valais au cours duquel il s'est arrêté le soir du 19 octobre en notre Abbaye où il a prononcé d'aimables paroles pour notre Maison.

La liturgie eucharistique de l'Abbaye

Dans sa fidélité quotidienne à rendre présent le Sacrifice de Jésus, le premier martyr, le premier témoin de l'amour du Père, la Communauté des Chanoines de Saint-Maurice se doit de donner un relief pastoral plus particulier à la messe dominicale.

Elle le fait tout spécialement pour l'immense paroisse des ondes, qui lui est confiée chaque quinzaine, par le Centre catholique de Radio et de Télévision. Celui-ci s'est plu à souligner récemment dans son bulletin d'informations « les transmissions variées et de qualité dont nous rend témoins l'Abbaye de Saint-Maurice ».

Cette variété, nous la devons à notre vocation de chanoines réguliers, qui réclame notre ouverture aux exigences d'un Peuple de Dieu diversifié, mais toujours dans l'effort d'une prière de qualité. C'est ainsi que, par exemple, les prestations musicales sont assurées tour à tour par les Chanoines, les Religieuses de la région, l'Ensemble vocal de Saint-Maurice, ce groupe de généreux chanteurs et chanteuses, animés par notre confrère, le chanoine Marius Pasquier. Ponctuellement sont invitées aussi des chorales paroissiales qui trouvent là un stimulant bénéfique de la qualité de leur chant. Le chœur des jeunes étudiants du Collège de l'Abbaye y fait son entrée avec bonheur sous la main experte d'un de nos professeurs, M. Michel Roulin.

Mais notre Communauté se doit d'offrir la même qualité aux autres dimanches de l'année. N'est-ce pas le même Seigneur, le même Amour qu'elle y célèbre dans la prière et la beauté ? Sont venus pour l'y aider le chœur œcuménique de La Tour-de-Peilz, le 9 mai dernier, sous la direction sympathique d'un ancien élève du Collège, Jean-Pierre Cap, et la Fraternité des malades le 4 juillet, à l'occasion de leur réunion annuelle. C'était la première fois que ces malades osaient célébrer l'Eucharistie en lien avec notre Communauté et les fidèles de la Basilique. A vrai dire, c'est nous qui fûmes les premiers bénéficiaires de leur fervent témoignage, sous la présidence souriante de leur aumônier, l'abbé André Kolly.

A travers toutes ces expériences, une prise de conscience se fait jour : le Peuple de Dieu a soif d'une prière authentique. Mais celle-ci le sera dans la mesure aussi où elle consent joyeusement et concrètement à être partagée...

Le chanoine Paul Thurler (1900-1982)

« Le sourcil surbaissé, touffu, neigeux : là-dessous l'œil clair, comme l'eau du lac — de son lac, à Estavayer — sous les roseaux. Une oreille de lièvre en alerte au moindre bruit, et la voix si tenue qu'elle interrompait à peine, et comme à regret, son grand ami le silence. A la moindre drôlerie, un fou rire inextinguible, celui d'un enfant. »

Ainsi le dessine un confrère. Notre deuil commun en ce jour est celui d'un frère en religion, pas moins douloureux que le deuil des liens du sang.

Nous voyions notre frère se promener dans la cour Saint-Joseph, tremblant, un peu perdu, puis plus retraits, à la clinique Saint-Amé, où, paisiblement, il souffrait, où la communion était du regard et des gestes, où le silencieux apostolat continuait, de ce « merveilleux saint homme trop méconnu » qui « me fait un bien fou chaque fois que je le vois même sans paroles », dit son meilleur ami « hors les murs », le peintre Albert Chavaz. « Il est tellement détaché de la terre... Il n'a pas besoin de prêcher. On comprend tout. »

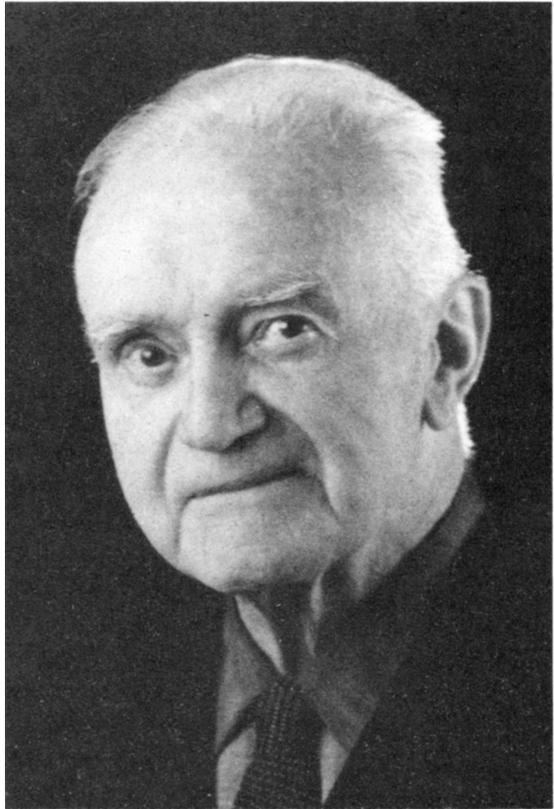
Paul Thurler arrive au noviciat en 1927, à 27 ans : c'est une « vocation tardive ». Il vient de Genève, où il a fait l'école des Beaux-Arts en compagnie d'Albert Chavaz et Paul Monnier. Il est originaire de Fribourg, il est né à Estavayer-le-Lac le 17 décembre 1900, fils du docteur Louis Thurler, médecin, poète, dramaturge, et d'une mère toute bonté et tendresse, mais de santé délicate.

Au noviciat, ses compagnons de volée, dont un deviendra Mgr Gianora, préfet apostolique du Sikkim, font figure de cadets, étonnés d'avoir parmi eux un artiste peintre, se disant peut-être que le Seigneur tâtonne quelque peu dans l'appel de ses disciples. Mais les volées précédentes comptent déjà un médecin, un instituteur artiste, un mathématicien et homme de théâtre, attirés comme lui par la splendeur de la liturgie. Il y a là Paul Saudan, passionné de musique et de mystique ; Norbert Viatte, exégète et poète ; Alexis Peiry, peintre amateur. Le « vieux » nouveau venu trouvait donc la patrie de ses aspirations. Mais d'abord la discipline du noviciat : « bloquer » le chœur, épousseter les stalles, ranger les autels... Son art lui inspire plus de fantaisie que de symétrie. Une nappe de travers ne lui fait pas mal aux yeux, un faux rapport de couleurs le blesse. Par lui le cubisme fait dans notre basilique composite une entrée « qui ne laisse personne indifférent ». Notre aimable Vierge romantique trônant sur une pyramide de caisses à savons et macarons multi-coloriées par MM. Thurler et Peiry semble désorientée, moins toutefois que notre imbattable goût sulpicien.

Paul Thurler n'a pas l'âme obstinée. Il se soumet aux « règles du devoir » à la manière d'un poète, sans en avoir l'air. Docile comme un agneau, naturellement surnaturel, il dit : « Ah ! » « Il y a des valeurs supérieures à celles de l'art. » Et il n'a pas de peine à imaginer que non seulement les supérieurs, mais ses jeunes confrères ont raison de lui montrer le style ecclésiastique, si loin de sa nature et de sa formation. Le père-maître vient de le morigéner sur son langage « étudiant » ; il dit : « Merci, mon Père. Et maintenant, me permettez-vous d'aller voir l'auteur de mes jours ? » (son père, qui le demande au parloir). Lecteur au lutrin, dans un passage sur les rois mages, il saute le mot *magos*, qu'il a peur de mal accentuer. « Pourquoi cette omission ? » lui demande le père-maître. « Mon Père, vous ne voulez pourtant pas que je dise " ma gosse " au lutrin ! » Paul Thurler tient de son père un bel humour.

Avant d'être ordonné prêtre en 1932, il est envoyé à Rome parfaire ses études théologiques. Le curieux, c'est que l'artiste comprend aisément ces cours difficiles rédigés en latin. Il nous en parle intelligemment et avec des mots tout simples.

Il nous entraîne aussi à de grandes randonnées pédestres dans la campagne romaine. Sa joie est de s'étendre à même le sol, les bras croisés sous la nuque, au milieu d'un troupeau de brebis, et de regarder passer « les merveilleux nuages » dans le ciel, dont il détaille les couleurs et les nuances. A chaque visite du musée Borghèse il entre en extase devant *L'amour sacré et l'amour profane*, du Titien. « Vous qui avez vu tant de choses, que pouvez-vous



découvrir ici de chaque fois nouveau ? » — « L'expression ! » répondit-il. Ses condisciples de Rome apprennent beaucoup avec lui. Lui, il ne peut apprendre à se compliquer. Nous allons en excursion de vacances dans la région de Naples. Il se présente à la voiture les mains en poche.

- Mais... vous partez comme ça ? dit M. de Bavier, notre prudent supérieur.
- Oui, comment faut-il partir ?
- Votre valise ?
- Ah ! Il faut une valise ?
- Enfin ! Trois jours... Allez vite prendre votre valise.

Il rentre et revient, à la main, sa petite valise bourrée... de papier froissé. Toute sa vie, les contingences matérielles ne pèseront guère plus que sa valise.

Comme ça arrivait alors, ses études supérieures de philosophie et théologie lui valent une chaire de géographie et d'histoire au collège de Saint-Maurice, puis de Porrentruy. (Et c'est peut-être l'occasion de noter que ce peintre engagé au service du Seigneur aura passé — chose plus unique que rare, comme disent les Italiens — dans tous les secteurs possibles à sa vocation : professeur dans nos trois collèges ; missionnaire ; vicaire de Vollèges et de Leysin ; curé de Git (Sikkim) ; recteur de Verbier ; aumônier à Gillarens et Val-d'Illiez.) Ses élèves de géographie et de français vivent d'incroyables épopées. N'est-ce pas ce qu'il faut à leur âge ? Les réalités seront au rendez-vous en leur temps.

Le 12 février 1937, envoyé par ses supérieurs, Paul Thurler s'embarque à Gênes pour le Sikkim. L'âme de son père, grand navigateur au long cours, chante en lui. Il restera neuf ans dans ces paysages grandioses dont il m'écrivait alors : « Ce n'est pas la Suisse, c'est moins beau, mais c'est plus grand. » Et il me disait combien cette vastitude païenne était pleine de l'absente présence de Dieu. « Joies immenses, terribles solitudes, et des tentations comme l'Himalaya. » Il y a décoré l'église de Git et l'ancienne chapelle de Kalimpong. Mgr Gianora, son compagnon de noviciat devenu son supérieur, lui commande un antependium représentant la prédication de saint Paul à Athènes. M. Thurler peint une colonnade toute de travers. « Faut redresser ça », dit Mgr Gianora. « Je les vois droites, moi, les colonnes. Pas en géométrie, mais en couleurs. » Au Sikkim comme partout M. Thurler était un coloriste.

Et l'apostolat ? Pas le programme et les fiches mais la disponibilité. Comme le Seigneur et ses disciples.

Après les Indes, passages assez brefs dans quelques paroisses. A Vollèges (1955-1956), le curé Michelet considère d'un œil aussi amusé que contrarié les activités para-apostoliques de ce « génie ». Lequel ne comprend guère plus aux exigences ordonnées de la paroisse. Il vit beaucoup au grenier, où, comme le Rodrigue, du *Soulier de satin*, il rajeunit de vieilles statues et en tire une armée de saints aussi frais que s'ils venaient d'entrer dans la gloire. Il travaille et n'entend pas les cloches. Monsieur le curé le cherche, le trouve : « Mais, la procession des Rogations ? — Ah ! les Rogations ? Qu'est-ce qu'il faut faire ? — Conduire la procession. Chanter les litanies des saints. — Ah ! Bien. » Et il mène le peuple de Dieu comme Moïse vers la Terre promise.

Paul Thurler a une autre présence que liturgique. Enfants et vieillards l'adorent parce qu'il est simple et doux comme un enfant. J'ai connu un garçonnet malade du cœur, Dominique, qu'il avait baptisé Domingo. Depuis la rencontre — dix ans — jusqu'à sa mort, la veille de ses dix-huit ans, il a gardé de M. Thurler l'image d'un saint tel qu'il se représentait cette catégorie d'êtres merveilleux. Quant aux adultes, c'est une révélation pour eux d'apprendre avec M. Thurler qu'on peut vivre honorablement, utilement et heureusement sans cadran ni calendrier ni papiers d'affaires.

Un portrait ? Comment s'y prendre ? Il se dérobe. A Porrentruy on lui dit que des personnes viennent à la messe exprès pour admirer ses beaux gestes

larges déployant la chasuble gothique. « Ah ! Tiens ! » Et plus jamais on ne le vit les mains étendues. Cette réserve qui le dérobe le peint. Pas plus qu'il ne donne une auréole aux angelots bien en chair qu'il continue de retoucher, il ne s'accorde l'avantage d'un rayonnement visible. Ses dons multiples se fondent en un seul : il est comme saint François de Sales dit de lui-même, « tant homme que rien plus. » Ça n'a l'air de rien, mais ça ressemble, après tout, au climat de l'Evangile. Ça fait du bien, même sans paroles. « Il n'a pas besoin de prêcher, on comprend tout. »

Marcel Michelet

Mon oncle Paul

Nous ajoutons aux lignes précédentes le délicat hommage rendu par sa nièce, Mme Jacqueline Thévoz, au cher défunt dans le journal de sa cité natale, le Républicain.

Ainsi mon cher Oncle Paul, le Chanoine, le « saint de la famille », comme dit ma fille, se prélassait maintenant sur les nuées roses du Paradis. Il a retrouvé Là-Haut ceux que nous aimions et qui me préparent une place. Certes, il y a eu la grande, la profonde tristesse du départ. Mon oncle Paul était un être doux et bon qu'on ne pouvait qu'aimer. Sur la terre, il a toujours plané. Quand il venait pour quelques jours chez nous, sans bagages, refusant de dormir dans un lit, comme tout le monde, il allait passer la nuit dehors, sur l'herbe humide, enroulé dans une nappe. Il mangeait comme un oiseau ou un ascète, et, quand il disait la messe, on eût dit qu'il récitait un beau poème.

Nous allions souvent le voir, dans ses paroisses du Valais. Nous nous faisons des petits soupers crus, de salade et de viande séchée, vu que nous ne savions pas cuire. J'aurais voulu demeurer avec lui. J'aurais été en sécurité. Du moment qu'il n'était pas gourmand et qu'il aurait même oublié de se nourrir, j'aurais pu être sa servante de cure.

Comme pour moi, tout ce qui était terrestre lui était étranger : les vêtements, la poussière, les convenances. Il avait le sens de l'essentiel. Il rêvait de l'Eternité. C'est lui qui avait initié Maman à la poésie, et c'est lui qui m'a appris l'anglais, au Collège de Saint-Maurice, en privé, et qui m'a donné un joli petit certificat final, de sa main. Je ne sais plus très bien l'anglais, (depuis si longtemps!) mais j'ai toujours su terminer les lettres que j'écrivais, en français, à mon oncle Paul, par un «Your affectionate niece, Jacqueline » sans faute d'orthographe anglo-saxonne.

Mon oncle Paul était un pur. Il a eu un enterrement de roi, en présence d'un vrai Monseigneur et entouré par tous les chanoines de l'Abbaye de Saint-Maurice, vêtu d'abord en grenat, puis en blanc et noir, et dans le fracas des grandes orgues. Il lui restait si peu de son enveloppe humaine que son cercueil ressemblait à celui d'un enfant.

A Saint-Maurice, on sonne le glas durant le quart d'heure qui précède la cérémonie, et ce glas, c'est la mélodie du « Dies irae ».

Ce fut un enterrement terriblement beau et triste à la fois, et j'ai bien mouillé une vingtaine de mouchoirs en papier. Mais ensuite, nous avons été accueillis à l'Abbaye comme par une grande famille. En chacun de ces saints hommes je croyais revoir mon oncle Paul, avec sa soutane noire et sa « ficelle » blanche (c'est ainsi que nous l'avions baptisée. Ne me demandez pas comment ça s'appelle en réalité, car je ne saurais vous le dire, mais tous les chanoines ont une « ficelle » qu'ils se mettent exprès de travers, je n'ai jamais su pourquoi). Et dans ce réfectoire où nous étions tous côte à côte, avec Monseigneur et la hiérarchie, devant un bon vin du Valais et de délicieux ramequins « faits Maison », j'ai pu retrouver une certaine paix et le sourire. Au surplus, moi qui, en intégriste, me méfiais un peu, voire beaucoup, du Père Teilhard de Chardin qu'aimait tant mon oncle, j'ai trouvé extrêmement beau le texte de ce grand homme sur l'approche de la Mort, quand il dit que, plus la souffrance augmente, plus Dieu pénètre en nous. Au surplus, le Révérend Chanoine Rappaz nous avait fait un sermon merveilleux sur les lys des champs. Si bien que j'ai décidé de tout quitter dès que possible et d'aller demeurer, comme un lys des champs humain, dans une petite mesure de Haute-Savoie, où j'attendrai avec folle impatience que Dieu entre en moi pour me ramener à mon oncle Paul et à ma Maman-Soleil.

D'ailleurs, Maman a dû faire fête, Là-Haut, à son « frère Paulet », à son arrivée, car je me rappelle encore sa joie le jour où il est revenu du Tibet. C'était le temps où elle était la secrétaire et l'infirmière et la demoiselle de réception de Papa médecin. La salle d'attente était bourrée de patients, et Maman, qui venait de recevoir un coup de téléphone d'Oncle Paul, de retour à Genève après dix ans d'absence, courait d'une chambre à l'autre en annonçant à tout le monde l'extraordinaire nouvelle et en oubliant de refermer les portes derrière elle.

Pour ma part, il me semble que c'était hier que je distribuais les images saintes de la première Messe de mon oncle, si intimidée que j'en avais la tremblote. Et j'avais six ans...